

## In Memoriam

« La plante transplantée se fane, ses racines plongeassent-elles dans l'eau ». Le Père Jean Yves Quéménéur a passé trente et un ans à faire mentir cet adage tunisien. Une transplantation à base d'acculturation n'est en rien synonyme d'étiollement. Maintenant que son âme habite des cieux nouveaux, on tient pour certain par le témoignage d'une vie que l'on peut rester soi-même, en devenant un autre.

Recherchant de propos délibéré un authentique enracinement en Tunisie, sa conception de l'assimilation à un pays et à un peuple par la culture et l'amitié était le contraire d'un dédoublement. Convaincu qu'un homme sans racines ne pousse nulle part, Jean Yves mettait à haut prix son enracinement dans le sol rocailleux de sa Bretagne natale. Quiconque lui faisait l'honneur d'aborder ce sujet — fleuve obtenait de lui une sorte de connivence qui l'inclinait à livrer de grands lambeaux de lui-même. On doutait d'autant moins de la vérité des racines qu'il donnait l'impression de les prendre en mains, de les palper, comme s'il avait gratté la terre pour les mettre à découvert. Quand son interlocuteur était étranger aux arcanes du régionalisme, il assistait à un cours sur les subtiles nuances des ethnies celtiques. N'est pas Celte qui veut et il y a Breton et Breton. Le secret était prestement dévoilé : le vrai représentant de la race ne pouvait être qu'un Breton bretonnant.

Or, le curieux est que ce soient précisément ses racines bretonnantes qui expliquent pour une large part la nature de son implantation, l'orientation de ses curiosités intellectuelles, le choix de son champ d'investigation. La chose n'est surprenante qu'en apparence. Le passé d'un homme a de lointains prolongements. Un William Marçais en qui il avait trouvé un guide et un modèle pour ses recherches était Breton comme lui. Il y a un lien entre l'étude de son pays natal durant son enfance et sa jeunesse et sa vocation nord-africaine, Henri Terrasse a mis ce fait en vive lumière dans la biographie qu'il lui a consacré.

Après W. Marçais, c'est par le chemin de la Bretagne que Jean Yves a pénétré à son tour dans le sol de la Tunisie. Tant

il est vrai qu'une acculturation n'est pas mésalliance avec soi-même.

La linguistique exerçait sur lui un profond attrait mais il concentrait son intérêt sur les parlers nord-africains, regrettant de n'y pouvoir consacrer tout son temps. Serait-ce parce qu'il avait fait des incursions poussées dans les parlers bretons qu'il s'attacha à la langue arabe au degré que l'on sait ? Ce serait trop dire. Une chose est certaine : sa connaissance des parlers ancestraux a été une sorte de « piment stimulateur », à preuve que les comparaisons avec les particularités de ceux-ci n'ont cessé d'alimenter ses réflexions. Il a cultivé la langue arabe en son unité et sa diversité, sous toutes les formes où elle affirme sa vitalité : forme classique, moderne, parlée. Son admiration pour les structures de cette grande langue de civilisation était contagieuse. Combien d'étrangers lui doivent leur entrée dans le sanctuaire !

La richesse du folklore tunisien provoquait en lui un mouvement de ferveur et d'enthousiasme. Que d'étranges affinités ne lui a-t-il pas découvert avec le folklore de sa race. La nomenclature des tribus elle-même, ce rébus déroutant pour le profane, trouvait un terrain préparé. N'évoquait-elle pas telle ou telle tribu celtique dont le nom se perd dans la nuit des temps.

La bibliographie de ses travaux révèle clairement ses curiosités maitresses. On s'en avisera, linguistique et folklore ne représentent que la première étape de ses recherches que sont venus couronner son livre sur les énigmes et son glossaire de dialectal.

Une deuxième étape de pleine maturation coïncide avec son rôle à la bibliothèque de l'Institut. Une dizaine d'années de labeur assidu ont mis le sceau à son rayonnement intellectuel. Il suffirait de rappeler qu'il laisse un fichier qui est un vrai trésor pour les chercheurs. Quiconque a pratiqué personnellement cette ascèse aux redoutables exigences appréciera à sa juste valeur cette besogne obscure et ingrate entre toutes. A perfectionner son fichier, Jean Yves a mis la ténacité qu'il tenait de son terroir. De son esprit précis, clair, méthodique, ses fiches portent la marque.

Chercheurs tunisiens ou étrangers trouvaient à la bibliothèque avec la spontanéité de l'accueil les informations dési-

rées dans les branches les plus diverses. Une mémoire étendue, fidèle mettait références et ouvrages comme à la portée de sa main. Aux étudiants des faveurs singulières étaient réservées. Les achats de livres étaient orientés en fonction de leurs études universitaires. Bénéficiant de conseils appropriés sur la méthode de recherche, ils se voyaient conviés à s'exercer à la consultation des grands répertoires et à se plier à la technique bibliographique.

Les servitudes de l'organisation et de la marche d'une bibliothèque spécialisée ne le détournaient pas de ses propres recherches. Il ne dédaignait pas les directions peu fouillées où régnaient encore d'épaisses obscurités. On retiendra de ce point de vue sa remarquable mise au point sur les publications de l'imprimerie officielle et sur les Almanachs. Sa contribution régulière aux recensions et aux références de la Revue fut tâche plus austère mais, tout bien pesé, non moins utile.

Ses racines bretonnes et culturelles ne doivent pas faire oublier ses racines humaines. L'homme était attachant sous divers aspects mais avant tout par sa simplicité. Son abord sans appareil, sans artifice dont sa petite taille semblait complice ne laissait guère soupçonner l'étendue de sa culture. Tirant une légitime fierté de son ascendance populaire, il ignorait le vernis bourgeois et éprouvait d'ailleurs à l'égard de tous les vernis sans distinction une instinctive répulsion. En pénétrant davantage dans le fonds de son caractère, on ne tardait pas à discerner la franchise. On ne dira pas qu'elle était chez lui une seconde nature, elle était sa nature même. Un oui était un oui, un non un non. Langage et vie se fondaient dans une unité sans retrait, sans détour. S'il faut admettre qu'une personne est une forme de présence avec sa nuance, on doit affirmer ici qu'elle s'appelait transparence.

Autant il avait d'affection pour la Bretagne, autant il a aimé la Tunisie et ses habitants. Trait d'origine, la préférence de ce bibliothécaire, familier des intellectuels, allait au peuple, aux humbles de ce monde, sans doute parce qu'il n'est pas chez eux de seuil entre pensée et parole, comme le prouve leur savoureux langage.

Il ne serait pas honnête de garder le silence sur ses racines spirituelles auxquelles il savait devoir le caractère désinté-

ressé de son idéal. On doit néanmoins avouer qu'il était en la matière d'une remarquable discrétion. Il n'était pas homme à s'en laisser accroire en spiritualité comme dans le reste. Les valeurs vraies se plaisent à porter le voile.

Ouvrier d'une grande cause, il a creusé son sillon, sans attirer l'attention sur lui. Son idée bien plantée dans sa tête solide de Breton bretonnant, il marchait droit vers son but. De tempérament nerveux, réservoir d'énergie il travaillait avec une concentration qui n'était pas sans l'épuiser. On a retrouvé sur sa table son dernier papier : une étude inachevée sur les méderças.

Sa volonté de vivre était visiblement plus forte que sa faible constitution. Il n'avait que 59 ans quand il nous a quittés. Né le 31 décembre 1911 à Brest dans le Finistère, il se trouve qu'il est mort à Tunis à l'aurore du nouvel an hégirien, le 1<sup>er</sup> muharram 1390, 9 mars 1970.

Merveilleux symbole d'une vie qui ne s'achève que pour commencer, le printemps tunisien a succédé à l'hiver breton. « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul mais s'il meurt, il donne beaucoup de fruit ».

A. DEMEERSEMAN.